

Brèves littéraires

Brèves

Le riz au lait de tante Constance

Ossian Claudel

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6027ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Claudel, O. (2006). Le riz au lait de tante Constance. *Brèves littéraires*, (74), 13–18.

OSSIAN CLAUDEL

Le riz au lait de tante Constance

Mielleuse, tante Constance tente le coup une nouvelle fois. Qui sait ? « Un peu de riz au lait, ma chérie ? »

Et la réponse fuse, toujours la même : « Non. »

Dépitée, tante Constance ne baisse cependant pas les bras. Elle veut comprendre pourquoi moi, sa chérie, je m'entête à refuser son riz au lait, « le meilleur » comme elle dit. Elle répète, inlassablement : « Pourquoi, pourquoi ? » Et moi, que puis-je lui répondre ?

Car tante Constance, qui me considère comme sa fille, veut savoir. Alors elle insiste : « Allez, dis pourquoi ? » Et moi, pour lui faire plaisir, je cherche : « Parce que, parce que, euh... c'est la consistance tiens, voilà ! C'est mou, collant, blanchâtre. Et le goût aussi tiens ! Fade, vaguement sucré, sans saveur. » Elle alors : « Sans saveur ? Sans saveur, mon riz au lait ? La chose la plus savoureuse au monde, oui ! Mais, nom de Dieu, ma chérie ! » Ça y est, tante Constance est en colère, très en colère contre moi, qui remets en question son riz au lait. Vite, je fais marche arrière : « Non, tante Constance, ce doit être pour une autre raison que je ne veux pas de ton riz au lait ! » À moitié calmée seulement, tante Constance, pour se consoler, avale avec soulagement une cuillerée de riz au lait, comme on prend un remontant.

Et là je vois ses dents.

« Que tu as de belles dents, tante Constance ! Oui, ta dentition est parfaite, tes dents sont blanches, bien alignées et tranchantes. Tes canines surtout sont remarquables. Elles sont grandes, élancées, saines, brillantes. Des dents de carnivore. »

Qui pourrait croire alors, tante Constance (d'ailleurs tu ne t'appelles pas vraiment Constance, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'un prête-nom : mais nous n'en dirons pas plus, rassure-toi), que tu es sévèrement végétarienne et militante pour le droit des animaux ? Pour preuve, tu possèdes un chien et un chat. Ton chien, avec son museau allongé et ses babines bavantes, est affectueux et démesuré, presque aussi haut qu'un homme. Ton chat à la jolie frimousse est tout petit, un peu farouche. Tes bêtes aiment dormir ensemble, le petit chat enfoui entre les pattes repliées du chien, bercé par ses ronflements sonores.

Tandis que tu reprends du poil de la bête, tante Constance, avec quelques cuillerées de riz au lait, tes deux bêtes à tes pieds rêvent, et moi aussi mes pensées voguent. Mais voici que ta bouche, tante Constance, retient à nouveau mon attention. Il faut dire que tout être épris d'absolu envie forcément le décorum de cette bouche : ta dentition de prédatrice ! D'autant plus sublime qu'elle est inutile. Car jamais, tante Constance, tes dents n'ont mordu dans la viande...

Voici comment la croisade anti-viande de tante Constance a débuté : quand elle n'avait encore que ses dents de lait, un soir qu'elle et ses parents étaient à table, elle à un bout, ses deux parents à l'autre, la

gouvernante, vêtue d'un strict habit de fonction et le chignon bien noué, apporta le dîner. Il s'agissait d'un animal entier, cuit et disposé sur un plateau d'argent. La petite était bien en peine de déterminer de quel animal il s'agissait, car il était méconnaissable tant il était grillé. Détail insolite, elle nota que la gueule ouverte de l'animal contenait une chose noire. Tout cela constituait une énigme. Elle ne savait trop quoi penser quand lui vint à l'esprit l'idée qu'il pouvait s'agir d'un chien ! D'un gros chien. Impossible tout à coup de se débarrasser de cette idée saugrenue et dérangeante, venue se loger dans son cerveau comme une balle de pistolet tirée à bout portant. Mais ce n'était pas tout, car il lui sembla de la même façon reconnaître un chat dans cette chose toute carbonisée coincée dans la gueule du « chien » ! Pan ! Une deuxième balle dans le cerveau ! Voulant obtenir au plus vite un démenti à cette incongruité, elle s'adressa à son père : « Papa, c'est quoi qu'il a dans la bouche ? » Mais au lieu du père, ce fut la mère qui promptement répondit sur un ton professoral et sec : « Ma chérie, on ne dit pas "c'est quoi qu'il a ?", mais "qu'a-t-il ?" » Un silence s'ensuivit. La mère reprit : « Ne sais-tu donc pas parler correctement ? » Au lieu de répondre, la petite, silencieuse, triturait avec ses doigts le coin de la nappe, incapable d'aligner trois mots. Ce qu'elle identifiait maintenant avec certitude comme un gros chien grillé, contenant à l'intérieur de sa gueule un chat carbonisé, trônait au centre de la grande table familiale (probable héritage des chevaliers du Moyen Âge) comme le clou du spectacle. Il ne manquait que l'accompagnement joyeux de la viole, du hautbois et du tambourin. La petite cherchait un démenti : était-ce vraiment un chat après tout ? Il n'en avait pas tant

l'allure que ça ; quoique, à y regarder de plus près : la forme générale, quand même... Ses efforts furent interrompus par sa mère qui n'en avait visiblement pas fini avec sa leçon du jour : « Qui t'a appris à parler, hein ? » La petite triturait son bout de nappe de plus belle, tandis que de son côté le père manifestait son impatience. Il lançait des coups d'oeil de plus en plus courroucés vers sa femme et sa fille en tapotant sur la table. Il était visiblement pressé d'attaquer le plat de résistance.

La petite restait muette, car son cerveau était paralysé depuis qu'un tsunami géant, provoqué par l'onde de choc de cette découverte macabre, avait noyé ses neurones encore fragiles. De son côté, sa mère n'avait pas l'intention d'en rester là, n'en déplaise à Monsieur. Il s'agissait de l'éducation de sa fille, après tout ! Elle repartit donc à l'attaque, armée de la même question, lancinante : « Qui, hein, qui ? Qui t'a appris à parler de la sorte ? » Sa voix se faisait plus dure, plus rauque, plus incisive, plus pressante.

La petite se mit alors à grincer des dents, comme chaque fois qu'elle se sentait menacée. Sauf que cette fois un truc anormal eut lieu dans sa bouche : le bout de sa langue se faufila librement comme un serpent d'eau dans un espace entre deux dents, inconnu jusqu'alors ; s'engouffra dans une brèche imprévue. La petite sentit également qu'une petite chose dure roulait comme une petite pierre contre son palais. La petite cracha immédiatement cette petite chose, qui dessina au-dessus de la table un arc de cercle avant d'atterrir dans une éclaboussure de sang sur la belle nappe de dentelle blanche.

Madame, Monsieur, la gouvernante et bien sûr la petite fixaient en silence cette petite chose solide qui venait de faire irruption dans leur vie, et qui, narquoise, les narguait.

« Une dent ! » s'écria rageusement la gouvernante, qui leva les bras au ciel et éructa une imprécation, violente comme un coup de tonnerre, avant de se précipiter dans les cuisines en poussant d'affreux hurlements. La petite pleurait maintenant, tandis que sa mère lui demandait froidement, cliniquement, si elle avait conscience que « perdre sa dent en plein dîner n'était pas la meilleure initiative ». Elle acheva son sermon par ces mots : « En as-tu bien conscience, Constance ? » La petite, intimidée et pleurnicharde, qui saignait un peu à la commissure des lèvres, fit lentement oui de la tête. Monsieur, qui craignait que la leçon de grammaire ne reprenne de plus belle, et qui avait décidément hâte de s'attaquer à l'appétissante grillade, coupa court : « Allons, allons, dînons, ma chère », dit-il à sa femme, avant de conclure : « L'incident est clos. Bravo, petite, tu as perdu ta dent, et la petite souris viendra te la prendre contre une friandise cette nuit ! »

C'en était trop pour la petite. Cette nuit-là, elle rêva que la souris venait dans sa bouche lui dévisser sa dent, qu'elle remplaçait par un chien. Heureusement un chat apparaissait et faisait déguerpir la souris. S'ensuivait un concert d'aboiements et de miaulements. La petite se réveilla brusquement le cœur battant, en sueur. Choquée, hébétée, allongée sur son lit aussi immobile qu'une morte, elle insinua sa langue dans le nouvel espace entre ses dents et fut toute surprise de sentir à la surface de la gencive les prémices dures et pointues d'une dent neuve. Apaisée par cette découverte qui

la fortifiait, elle se rendormit, se jurant de devenir végétarienne...

Tante Constance, tu flattes ton chien qui, sa sieste terminée, réclame maintenant son goûter. Il s'est dressé et a posé ses longues pattes sur tes épaules. Émue, tu lui tends une cuiller de riz au lait qu'il avale d'un seul coup avec gourmandise. Tu as plus de mal avec le chat : il fait le difficile et ne consent qu'à quelques grains de riz péniblement avalés, non sans dégoût, et au compte-gouttes, après bien des hésitations, la mine grimaçante et les babines retroussées découvrant ses petites dents blanches.

Et voici que tout à coup, en l'observant, je sais enfin pourquoi je ne veux pas de ton riz au lait, tante Constance : parce que, ce qu'il me faut à moi, c'est de la viande !